

tant. On ne peut plus dire : « La gauche, c'est la modernité », la droite n'est pas moins moderne. On ne peut plus dire que la gauche, c'est le parti des pauvres et la droite, le parti des puissants. En démocratie, tout le monde essaie d'être le parti des classes moyennes. Ce n'est pas avec Bolloré que l'on remplit les urnes. Grâce au ciel, la gauche ne croit plus à la Révolution. Mais comment faire quand le ciel est vide et que la terre tremble ? C'est normal que la gauche ait perdu sa boussole, sans parler des raisons anecdotiques : quand on passe son temps à régler des comptes personnels, on ne pense pas aux idées.

- La gauche n'a pas su assumer, écrivez-vous, le virage de l'économie de marché...

- Elle l'a fait, son Bad Godesberg, en 1983, lors du tournant de la rigueur. Son vrai problème, c'est qu'elle refuse de le dire. Garder un bœuf sur la langue, ça rend névrosé.

- Vous pensiez vraiment que Ségolène Royal pouvait gagner ?

- Je l'ai pensé un moment. Quand j'ai compris qu'elle allait perdre, comme je suis un homme d'honneur, je l'ai soutenue avec autant d'ardeur.

- Vous mettez en cause Jean-Pierre Chevènement, « qui opérait dans la coulisse », et son « nationalisme maniaque ». Son rôle a-t-il été aussi négativement déterminant ?

- Chevènement a fait perdre son camp deux fois. Il a fait perdre Lionel Jospin la première fois, par narcissisme et obstination personnelle, et il a fait perdre Ségolène Royal par obstination idéologique et dogmatisme.

- Vous parlez aussi du « sabotage » dont elle aurait été victime...

- Ségolène Royal a été perçue comme illégitime dès le premier jour, et ceux qui faisaient semblant de la soutenir ne

l'ont pas lâchée. Qui ? Une grande part des dirigeants socialistes.

- Vous approuvez son alliance avec le centre ?

- Elle est la première à avoir affirmé ce que tout le monde pensait, à savoir que les vieilles stratégies d'union avec la gauche de la gauche étaient d'abord immorales, et ensuite perdantes. Elle a fait le choix courageux, moderne, de la raison, de la modération et pas le choix de la radicalité. Il faut arrêter avec l'idée qu'il y aurait une famille commune qui irait de Besancenot à Strauss-Kahn. La gauche, aujourd'hui, est déshonorée quand elle tourne le dos au rêve européen, quand elle tombe dans le piège du pire antiaméricanisme, quand elle cesse de penser, quand un ancien Premier ministre de grand talent, Lionel Jospin, consacre deux tiers de son livre à flinguer celle qui a été la candidate de son camp.

- Inscrire la honte et la mélancolie dans le débat politique, à gauche, comme vous le faites, n'est guère enthousiasmant !

- La honte, c'est le fait de se sentir comptable d'autrui, c'est ne pas se laver les mains de son sort. La mélancolie, c'est savoir que la gauche n'accouchera plus de la société bonne, que le problème est moins de refaire le monde que d'empêcher qu'il ne se défasse tout à fait. L'enthousiasme, je m'en méfie.

- Au fond, vous reprochez à la gauche d'être encore socialiste...

- Pour moi, le mot socialisme est couvert de sang. Comment peut-on encore s'appeler socialiste après les expériences chinoise, soviétique, cambodgienne, cubaine ? Bien sûr qu'il faut changer de nom.

(1) « *Ce grand cadavre à la renverse* », de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 422 pages, 19,90 €. En librairie le 9 octobre.